L'Abeille de la Nouvelle Orléans.

Bureau : No. 74 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI MATIN, 12 JUILLET.

FEUILLETON.

LE SECRET DE LA COMTESSE.

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

PREMIÈRE PARTIE

I

Au mois de mai 1846 le lieutenant Sébastien Gérard, à la tête d'un détachement de vingt-cinq hussards servant d'escorte à deux officiers d'état-major chargés de lever des plans et d'indiquer la trace d'une nouvelle route militaire, fut envoyé en reconnaissance à huit ou dix lieues d'Oran, en plein désert.

Le lieutenant Gérard, âgé de vingt-cinq ans environ, était un gentilhomme d'une distinction parfaite, malgré la vulgarité de son origine dont nous ne tarderons pas à nous occuper.

De taille moyenne et d'une rare élégance de formes, le lieutenant devait passer, aux yeux des observateurs les plus clairvoyants, pour un de ces élus que le hasard fait naître dans les castes privilégiées, bien loin des nouvelles couches sociales.

Il avait à un très haut degré ce je ne sais quoi qui se sent, mais ne peut se définir et qu'on nomme: *la race*.

L'intelligence, la loyauté, la bravoure, se lisaient dans ses grands yeux noirs et sur son visage aux traits fins et réguliers, bronzé par le soleil d'Afrique.

Une longue et soyeuse moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure, dont une femme aurait envié l'éclatant coloris.

Il portait avec une grâce cavalière le costume uniforme des hussards et prenait un soin particulier de son pied toujours irréprochablement chaussé, et de sa main patricienne qui gantait le numéro sept.

Tel que nous venons de le décrire, joignant à ces avantages extérieurs un caractère facile, ayant le gousset bien garni et l'humeur libérale, le lieutenant Gérard était adoré en haute estime par ses chefs, aimé par ses égaux, adoré par ses soldats.

Et maintenant que ce rapide croquis nous a mis en règle avec un des principaux personnages de notre histoire, racontons brièvement la terrible aventure africaine qui doit, en raison de ses conséquences, nous servir en quelque sorte de prologue.

Dans les environs du chemin parcouru par la petite troupe on signalait sur tous les points la présence de groupes d'arabes inconnus, dépourvus de douars, rôdant de pillards et d'assassins, rôdant sans cesse, comme des chacals à jeun, autour des avant-postes et des corps détachés de l'armée française.

Lâches comme le sont les coquins de leur espèce, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, ces pillards n'étaient pas à craindre pendant le jour.

Aussi longtemps que brillait le soleil ils n'osaient attaquer.—Ils attendaient, pour leurs expéditions, la complicité des ténèbres, comptant que le sommeil leur livrerait ses victimes sans défiance et sans défense.

Le détachement commandé par Sébastien Gérard était trop éloigné d'Oran pour qu'il lui fût possible de regagner la ville chaque soir.

Les travaux des officiers d'état-major pouvaient se prolonger pendant plusieurs jours, peut-être même pendant quelques semaines, donc il était indispensable de se mettre en quête d'un lieu de campement qui pût offrir une sorte de position stratégique, et, en cas d'attaque nocturne, rendre possible la défense.

Officiers et soldats étaient prêts à se battre de façon gaillarde, et fort désireux de le faire, mais la perspective d'une surprise et d'un égorgement ne leur semblait en aucune façon réjouissante.

Quatre hussards, expédiés en éclaireurs par le lieutenant, vinrent triomphalement le prévenir qu'ils avaient découvert, à un kilomètre sur la droite, dans une sorte d'oasis perdue au milieu des sables, une maison carrée, voisine d'une source et entourée de palmiers, de dattiers, et de hautes broussailles formant un petit bois très touffu.

C'était précieux et inespéré.

La maison servirait de forteresse ; — la fontaine abreuverait les chevaux ; — les arbres fourniraient leur ombre pendant les heures torrides où le soleil d'Afrique laisse tomber sur les sables sans fin ses rayons de plomb fondu.

Aussitôt après avoir entendu le rapport des éclaireurs, le lieutenant Gérard dirigea sa troupe du côté qu'ils désignaient.

L'oasis fut bientôt atteinte. — L'excellente situation de la Maison-Carrée était incontestable.

Cette maison semblait déserte.— Aucun bruit ne s'en échappait.— Sa porte restait fermée.

Un hussard mit pied à terre et heurta cette porte à plusieurs reprises avec la crosse de son mousqueton.

Point de réponse.

Le lieutenant s'adressa à un juif d'Alger qui accompagnait l'expédition en qualité d'interprète, et lui donna l'ordre d'annoncer à haute voix, en langue arabe, que le chef français allait employer la force et faire enfoncer l'obstacle, si la maison demeurait close.

L'interprète formula docilement cette énergique sommation. — Il achevait à peine quand la porte s'ouvrit brusquement.

Une jeune fille parut sur le seuil.

Contrairement aux usages de l'Orient, le visage de cette jeune fille était découvert—Ses yeux étincelants exprimaient une colère difficilement contenue.

On n'aurait pu rêver une créature plus étrangement belle, et d'une beauté plus sauvage et plus pittoresque.

Elle réalisait le type pur et complet de l'antique race arabe.

Grande, svelte et droite comme un jeune palmier, souple comme une liane, elle était large des épaules et des hanches ; son visage affectait la forme d'un ovale allongé, sa peau fine et mate offrait les teintes chaudes du bronze florentin.

Les sombres prunelles, de ses yeux immenses rayonnaient au milieu d'un globe humide, d'une blancheur éclatante et pour ainsi dire baigné de lumière ; ses lèvres, aussi rouges que la fleur de cactus, et soulevées par une contraction fébrile, laissaient voir des dents de jeune loup.

Aux nattes longues et lourdes de ses cheveux d'un noir bleuâtre, s'entlaçaient des chaînettes de sequins d'or, et les petits pieds, nus dans ses babouches, et ses mains effilées, étaient d'une délicatesse merveilleuse.

La beauté plastique de cette enfant aurait été absolue, irréprochable, sans la longueur un peu exagérée des lignes du cou et le dessin grêle de certaines contours; mais ces imperfections de détail étaient elles-mêmes d'incontestables indices de la race pur sang.

La jeune Arabe pouvait avoir quinze ans.

Elle s'adressa avec hauteur à l'interprète, et du ton d'une reine offensée, lui demanda ce que ces étrangers voulaient à elle et à son père, et pourquoi ceux-ci osaient se s'introduire par la violence dans leur demeure.

Le lieutenant, à qui ces questions furent traduites, fit répondre que le détachement français réclamait l'hospitalité, mais qu'officiers et soldats respecteraient la maison et ses habitants et que le maître de la ligne renverrait, à titre d'indemnité, une somme d'argent dont il fixerait le chiffre lui-même.

Au moment où la jeune fille allait répliquer, un nouveau personnage apparut derrière elle, comme s'il eût été attiré par les paroles de l'interprète.

C'était un grand vieillard qui semblait quinquagénaire, maigre, sec, plié, déchaîné comme un squelette, un peu courbé par l'âge, avec une figure osseuse et des traits anguleux recouverts d'un parchemin couleur de bistre qu'illuminaient deux yeux d'un gris jaune, ronds clairs et ardents, étrangement pareils à ceux d'un chacal de proie nocturne.

Enveloppé dans un long burnous de laine blanche assez sale, ce grand vieillard avait quelque chose de sinistre.

En le voyant on pensait à un prophète, mais un prophète de mauvaise augure.

Il appuya ses deux mains tannées et sèches sur les épaules de sa fille, et d'une voix lente et gutturale il parla.

—Que dit-il ? — demanda le lieutenant à l'interprète.

—Il vous souhaite la bienvenue,—répliqua ce dernier.

Tandis que parlait le vieillard, une sorte de rictus soulevait les lèvres de la jeune Arabe et découvrait de nouveau ses dents, plus blanches que l'ivoire, mais trop écartées, et que nous avons comparées tout à l'heure à celles d'un loup.

Le lieutenant remarqua ce sourire, sans se l'expliquer et surtout sans songer à s'en inquiéter.

Il devait s'en souvenir plus tard ; il devait, dans une heure détestée, en comprendre le sens railleur.

Cependant les hussards avaient mis pied à terre et s'occupaient d'installer leurs chevaux sous une sorte de hangar attenant à l'habitation.

Le lieutenant Gérard et les deux officiers d'état-major franchirent le seuil et, guidés par la jeune fille, visitèrent l'intérieur de la maison carrée.

Cette demeure, relativement basse, offrait au rez-de-chaussée deux pièces d'inégale dimension.

La même distribution se reproduisait au premier étage, dont l'on accédait en gravissant une échelle et en soulevant une trappe.

Une seconde échelle et une deuxième trappe donnaient accès sur la toiture en terrasse du bâtiment, composée jadis pour un usage inconnu et abandonnée ou vendu par lui.

Cette première opération, exécutée dans les plus petits détails par un maçon-soldat, et un vieux [illegible] qui l'obéissait [illegible] et quelques [illegible] d'une nature [illegible]

La jeune fille [illegible] officiers par [illegible] ils considéraient [illegible] Français pour [illegible] et [illegible] à ses hussards [illegible] s'installa tant [illegible] campements en prévision [illegible]

Des couvertures de campement devaient leur servir de matelas, et les selles [illegible]

[illegible]

[illegible]

[